

Vivre l'exil

Isabelle Maes

Number 73, Summer 1997

Le silence

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14771ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Maes, I. (1997). Vivre l'exil. *Moebius*, (73), 81–84.

ISABELLE MAES

Vivre l'exil

Vivre l'exil. Le silence beau comme un désert. Il reste les mots à épingler sur le papier. Des insectes rares qui bourdonnent et agacent le cœur. Il perd son rythme. La vie, son sens. Avancer en soi. Presque religieusement. Perdre pied, perdre foi. Et tomber encore dans l'être que nous sommes. Découvrir qu'en soi existe une ville inhabitée avec des rues sales et d'autres éclairées. Des endroits clos où personne n'entrera. Parce qu'on a soi-même perdu la clé.

Il n'existe pas de miroir pour l'inconnu en soi. Il n'a pas de visage. Il en a mille. Découvrir que cet inconnu ne croit en rien. Qu'il a tout renié. Tomber encore dans la poussière des jours et des nuits accumulés là, sous la mémoire un peu gênée d'avoir gardé ces vieilleries. Déroute. Oui, déroute. Chercher parmi les jours les cartes qui ont amené le soi où il est.

Nulle part.

On cherche le passé. Il n'y a rien. Plus d'enfance. Parce que l'enfant ne sert à rien à l'adulte qui guette l'instant où il mourra. Alors, dans cet exil, on laisse docilement le temps ramasser les heures. Inutiles. Vides. On ne vend pas le temps en exil. On le gaspille. Les heures sont du superflu qui engraisse notre espérance de vie.

On en a déjà trop vu en soi. Difficile d'en sortir. On crie. Il n'y a pas d'écho.

Retrouver çà et là les amitiés d'avant l'exil. Les considérer comme ce qu'elles sont. De beaux livres lus et enfermés. Les marges débordent d'écriture. Ce sont les lettres demeurées sans réponse. Des lettres pour s'éviter soi. Les sourires comme des lumières pour aveugler nos solitudes. Dis-moi qui je fus. Amitiés de silence. Égarées sur d'autres chemins. Fermer la porte, au cas où elles reviendraient. En

retard. On est partis loin, exilés dans notre noirceur. Pour ne plus voir celles des autres. Se rendre compte avec étonnement qu'on ne pleure pas ces amitiés mortes. Parce que la mort est claire, beaucoup plus que la vie.

Ne plus revenir de soi. Ni du silence. Se plaire dans ce pays conquis. L'espace et le temps réduits à rien dans la noirceur. Je suis le pas et l'instant. L'instant arrêté entre début et fin. Entre la mort et l'éternité.

Chercher Dieu en soi. Il s'est tu quand on est entré en soi. Ne pas déranger la quête de l'humain. Le laisser choisir ce qui est mensonge ou vérité. Ne pas rire de le voir se tromper avec tellement de conviction. Dieu prie peut-être pour nous. Dans son silence à lui.

Se coucher parmi les restes de nos existences fertiles. Contre le flan de l'inconnu. L'écouter nous dire qu'il n'y a pas de place pour personne ici. Qu'il faut prendre le large au moment où l'amour arrive. Pour ne pas être à l'étroit en soi. Et remonter à la surface des existences à inventer. Qu'une fois en dehors de soi, la société vous accroche et vous force à aimer un autre que vous. Parce qu'elle a peur de votre haine. De votre liberté. De votre liberté à feindre qu'on peut survivre seul. C'est un autre visage qui vous attend quand vous n'attendiez rien. Et le simulacre commence. Pour ne pas retomber en soi, on donne, on jette, on fusille l'autre d'amour. Tôt ou tard, la rupture. Comme un gouffre sous nos pas incertains de la route à suivre.

Perdre pied, perdre foi.

Écouter l'inconnu vous dire qu'il a détruit le blanc des sentiments. Ils sont plus voyants que rouge. Qu'il y avait une étrangère à côté de lui. Qu'elle ressemblait à la pureté. Aux vierges dont on se débarrasse par un sacrifice aux dieux parce que les hommes n'en veulent pas. La pureté a quelque chose de trop saisissant. Ils n'osent y poser les doigts. L'inconnu a peut-être peur. Il l'a fait taire. Elle n'a pas poussé de cri. Elle a rejoint le vide, dont on ne se souvient pas. Comme un corps dans une rivière détournée de notre cour.

L'écouter nous dire qu'il reste beaucoup de mots à épingler. Qu'il faut rester caché en soi et que personne ne nous trouvera. Même pas Dieu. Même pas les amitiés épuisées qui reviennent fouiller dans la poussière des jours pour y retrouver des morceaux de souvenirs fragmentés. Même pas la mort. Parce qu'elle vous croit déjà mort dans l'exil.

Et, entre nous, elle a peut-être raison.

